

Zeitschrift: Asiatische Studien : Zeitschrift der Schweizerischen Asiengesellschaft = Études asiatiques : revue de la Société Suisse-Asie

Band: 64 (2010)

Heft: 3

Buchbesprechung: Buchbesprechungen = Comptes rendus = Reviews

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REZENSIONEN / COMPTES RENDUS / REVIEWS

HOLES, Clive: *Modern Arabic. Structures, Functions, and Varieties*. Revised Edition. Georgetown Classics in Arabic Language and Linguistics. Washington, D.C.: Georgetown University Press, 2004. XIX + 419 p. ISBN 1-058901-022-1.

C'est la version révisée de l'ouvrage paru chez Longman (Londres et New York), en 1995. La présente édition est agrémentée d'un avant-propos (p. XI–XII) de Roger Allen, qui agacera sûrement d'aucuns par son « militantisme ». Il irrite en tout cas l'historien de la linguistique en présentant, une fois de plus, *diglossia* comme “a term originally coined by Charles Ferguson”, alors que Ferguson lui-même, dans sa célèbre étude parue en 1959 dans la revue *Word* (15/2, p. 325–340), écrit (p. 325–326): “The term ‘diglossia’ is introduced here, modeled on the French diglossie, which has been applied to this situation, since there seems to be no word in regular use for this in English [...]”.

C'est le concept de diglossie qui structure l'exposé de Holes, même si ce dernier n'en est pas dupe, le qualifiant (p. 49) d'“oversimplification” et le soumettant à examen critique dans le dernier chapitre. Comme le sous-titre de l'ouvrage l'indique, *Modern Arabic* désigne ici ce qu'arabe moderne en français ne désigne pas: l'arabe contemporain dans sa totalité, vu comme constitué essentiellement de deux variétés, l'une standard (en anglais *Modern Standard Arabic*, acronyme MSA) et l'autre dialectale (abstraction désignant la classe des dialectes). En français, en revanche, arabe moderne reste synonyme de MSA.

Après une brève introduction (p. 1–8), l'ouvrage est divisé en 9 chapitres. Le premier présente une brève histoire de l'arabe. Les suivants traitent respectivement de la phonologie, de la morphologie verbale et de la morphologie nominale en MSA et dans les dialectes. Le cinquième, comme son titre même l'indique (“Beyond Root and Pattern: Pronouns and Deictics”), traite des autres mots n'entrant pas dans le cadre de la morphologie régulière de l'arabe, telle que la conçoivent généralement sémitisants et arabisants. Sous l'appellation de “Syntax and Semantics I et II”, les chapitres 6 et 7 traitent de la structure du syntagme nominal (Noun Phrase) et du syntagme verbal (Verb Phrase), puis de celle de la phrase (sentence) et de la proposition (clause). Le chapitre 8 est consacré à des développements lexicaux et stylistiques donnés comme caractéristiques de l'arabe moderne. Le neuvième et dernier chapitre, sous l'appellation de “Language level” rejoint les deux variétés d'arabe en traitant, sous plusieurs

aspects, de la variation en arabe moderne. L'ouvrage se clôt par un appendice, consacré à l'écriture arabe, une bibliographie (p. 397–406) et un index (p. 407–409). La bibliographie, avec plus de 200 items, est conséquente et n'ignore pas la production en d'autres langues que l'anglais (notamment celle en langue allemande), même si elle reste très en deçà des bibliographies proposées par deux autres ouvrages, non pas identiques, mais comparables, parus ces dernières années: *The Arabic Language* de Kees Versteegh (Edinburgh University Press, 1^{ère} éd. 1997, 2^{ème} éd. 2001) et *Introducción a la Historia de la lengua árabe. Nuevas perspectivas* d'Ignacio Ferrando (Zaragoza, 2001), ce dernier curieusement absent de la bibliographie. Comme eux, l'ouvrage de Holes est évidemment un manuel, dont l'auteur s'est efforcé de rendre la lecture aussi aisée que possible en résumant le contenu de chaque chapitre au début dudit chapitre et en rejetant les notes, assez nombreuses, à la fin de chacun d'eux. Entrons plus avant dans le contenu de quelques-uns des chapitres de l'ouvrage.

Paradoxalement (car ce n'est pas l'objet principal de ce livre), nous avons pris un vif plaisir à la lecture du chapitre I ("A Brief History of Arabic", p. 9–55), même s'il nous a parfois laissé sur notre faim. L'auteur présente d'abord l'arabe comme langue sémitique. Il le classe comme "southwestern semitic", sans un mot pour les classifications nouvelles, qui le voient comme intermédiaire entre sémitique du nord-ouest et sémitique du sud-ouest et par suite le classent comme "Central Semitic". Je ne suis pas sûr que l'inscription de 'En Avdat (non datée mais qui n'est pas postérieure à 150 ap. JC) puisse être considérée comme la plus vieille inscription attestant "a distinct language identifiable as Arabic": les inscriptions découvertes en 1972 à Qaryat al-Faw semblent être de meilleures candidates à ce titre. Hormis une brève mention de l'inscription de Zabad (VI^e ap. JC), l'auteur ne s'intéresse pas du tout au matériel épigraphique préislamique conservé, dont certains éléments, comme l'inscription du Jabal Usays (la plus vieille inscription qui soit à la fois en arabe, en écriture arabe et parfaitement datée), sont pourtant du plus haut intérêt. Il passe directement à la poésie préislamique (qui, pour l'histoire de la langue, a ce gros inconvénient de n'apparaître qu'a posteriori) et au Coran. S'agissant de la première, il souligne que la langue est loin d'en être parfaitement classique (on pourrait donc la qualifier de "préclassique") et ne coïncide vraisemblablement avec aucune langue parlée du temps. S'agissant du second, il accepte la thèse traditionnelle musulmane du codex uthmânien (alors que beaucoup d'éléments anciennement ou nouvellement connus permettent d'en douter) et l'hypothèse arabisante que la langue du Coran est, à quelques "hedjazismes" près, essentiellement la même que celle de la poésie préislamique, même si, par contraste avec celle-ci, il

qualifie le *i'rāb* dans le Coran, non de syntaxique, mais de stylistique (p. 17). Une telle conclusion va très au-delà des positions de la grammaire arabe traditionnelle, qui s'efforçait, au moyen d'exemples controuvés, de prouver que le *i'rāb* est syntaxiquement pertinent et que ne pas le respecter est source de quiproquos. Mais elle reste très en deçà des positions de beaucoup de linguistes arabisants d'hier et d'aujourd'hui, pour qui le *i'rāb* en poésie n'est pas syntaxique, mais prosodique et peut fort bien avoir été ajouté dans le Coran, dans le cadre de la classicisation de la langue coranique par les *qirā'āt* (c'était la position de Karl Vollers, cité par Holes, mais aussi de Paul Kahle, non cité). Très bien venu est l'alinéa suivant consacré au *tanwīn*: la comparaison détaillée du *tanwīn* de l'arabe classique et de celui qu'on trouve dans certains dialectes exclut que celui-ci puisse "descendre" de celui-là. Tout aussi bien venus sont les alinéas consacrés à l'arabisation des différentes zones du nouvel empire, à l'histoire de l'arabe du Moyen Age à nos jours, à la situation linguistique actuelle du monde arabe. En revanche, on est surpris par la longue réfutation que Holes croit devoir faire de l'hypothèse de la pidginisation (en fait: pidginisation-créolisation-décréolisation) de Versteegh¹. Cette hypothèse devient en effet problématique dès lors qu'on considère que les dialectes arabes modernes ne font rien d'autre que prolonger les anciens dialectes arabes (le problème, alors, n'est plus celui de la genèse des dialectes, mais celui de la genèse de l'arabe dit "classique"!), mais cela n'exclut nullement que de tels phénomènes aient pu localement et temporairement exister (comme le reconnaît d'ailleurs Holes lui-même, p. 29). Il est vrai que, malgré ce qu'il a dit précédemment de la poésie et du *tanwīn*, Holes reste attaché en quelque manière à la thèse traditionnelle de la linguistique historique, représentant l'histoire de l'arabe comme l'évolution d'un type vers l'autre, comme le suggère l'apparition p. 37 du terme *Old Arabic*, pour désigner les dialectes anciens, qui auraient commencé à perdre, vers la fin du VII^{ème} siècle, les traits morphosyntaxiques (notamment la flexion casuelle et modale) conservés par la *'arabiyya* ...

Le chapitre 3 ("Verbal Morphology") part du principe racine/schéma comme réglant la morphologie dérivationnelle de l'arabe, avec l'exemple habituel de la racine KTB et de ses "dérivés". Parmi ceux-ci *maktab* 'desk' et *maktaba* 'library' montrent pourtant que ladite racine n'y a pas partout le sens de "writing": il suffit de se souvenir que les anciens grammairiens arabes classaient le premier seul comme *ism makān* ("nom de lieu") en le paraphrasant par

1 Kees VERSTEEGH, *Pidginization and Creolization: the Case of Arabic*. Amsterdam: Benjamins, 1984.

“endroit où on écrit”, mais le second comme *ism kaṭra* (“nom d’abondance”) en le paraphrasant par “endroit où il y a beaucoup de livres”, pour comprendre qu’il y avait pour eux deux formations: l’une déverbative, *maktab* étant lié morphologiquement et sémantiquement au verbe inaccompli, dont il garde la structure syllabique; l’autre dénominate, *maktaba* étant lié, sinon morphologiquement, du moins sémantiquement au nom *kitāb-kutub*: c’est parce que les schèmes finissent par acquérir une autonomie sémantique qu’ils peuvent accueillir des formations dénominatives, où la racine n’est rien d’autre que la trace de la base nominale dans le dérivé et n’a pas, même quand elle lui est liée, le même sens que la racine verbale. Le principe racine/schème représente en fait la même “oversimplification” dans le domaine de la morphologie lexicale que le concept de diglossie dans celui de la sociolinguistique. C’est la religion de la racine qui conduit Holes à noter les verbes dont il parle par leurs seules radicales en majuscules et éventuels augments en minuscules: notation si abstraite qu’elle en devient illisible! Une autre concession à la tradition arabisante, particulièrement contestable, est de se contenter de “lister” les formes verbales (I–X, puis XI–XV), sans les organiser en un système, et, pour chaque forme, d’en “lister” les valeurs sémantiques, sans les relier les unes aux autres. Ainsi de II nous est-il dit qu’elle est soit intensive/extensive, soit causative, mais sans nous dire ni comment ni pourquoi elle peut être soit l’une soit l’autre. De même de III nous est-il dit qu’elle est soit conative, soit réciproque implicite, avec, pour la première valeur, l’habituel exemple *QTL* “kill” *Qv:TL* “try to kill” or “fight” (i.e. *qatala* et *qātala*), pourtant donné par les grammairiens arabes comme typique de la seconde valeur (i.e. “s’entretuer avec quelqu’un, le combattre à mort”), ce qui suggère que la sémantique de cette forme demande clarification! De même encore, après avoir correctement défini la X comme reflexive ou reflexive-benefactive de la IV, l’auteur ajoute qu’il y a “two other types of Pattern X meaning”: “estimative” et “eductive” (ce dernier terme si peu transparent qu’il est obligé de le paraphraser par “eliciting” or “seeking”!). En fait la X estimative n’est jamais que la réfléchie d’une IV, bien attestée en arabe ancien, liée à un verbe d’état et elle-même estimative (e.g. *istakbara-hu* = *’akbara-hu* = “considérer comme grand”). Ce dernier est à distinguer du II *kabbara*, signalé p. 101 comme étant lui-même estimatif ou ascriptif, alors que sa paraphrase par “declare to be great, magnify” montre qu’il en fait déclaratif (*kabbara* est interprété comme un délocutif de sens “dire *Allāhu ’akbar*”). Quant au X “eductif” (e.g. *ĠFR* ‘pardon’ *stĠFR* ‘ask for pardon’, i.e. *ġafara* et *istaġfara*), correspondant à la valeur de *ṭalab* des grammairiens arabes, il n’est jamais qu’une réinterprétation métalinguistique de la valeur reflexive-benefactive: comment se faire faire quelque

chose par quelqu'un sinon en lui demandant de le faire? S'agissant, enfin, des formations dénominales, *DWWL* (i.e. *dawwala*) "internationalize" n'est certainement pas dérivé de *dawla* "state", mais de *dawlī* (prononciation usuelle de *duwalī*) signifiant "international" ...

Le chapitre 7 ("Syntax and Semantics II: Sentence Structure", p. 251–304) est consacré à la structure de la phrase. Il s'ouvre par un alinéa concernant l'ordre des mots dans la phrase, où l'on trouve l'affirmation surprenante que pour la grammaire arabe depuis Sībawayhi, il y en aurait quatre: VSO, SVO, VOS et OVS. En réalité, pour la grammaire arabe, l'ordre normal est VSO, qui, selon les cas, doit ou peut devenir VOS ou OVS. Quant à SVO, il n'existe pas, car, pour la grammaire arabe, c'est en fait une phrase (à tête) nominale thème-propos, dont le propos est lui-même une phrase verbale. En opérant avec un ordre SVO, l'auteur revient à un stade de la grammaire arabisante que l'on croyait définitivement dépassé, mais encore se crée plus de problèmes qu'il n'en résout! Dès l'alinéa suivant, pour rendre compte des différences d'accord entre VSO et le (soi-disant) SVO, il est obligé d'admettre (p. 263) que "one possible explanation for the anomaly in the agreement system lies in the different grammatical statuses of verb-first and noun-first sentences, a structural difference recognized by the native Arab grammarians [...]". Par ailleurs, aucun linguiste n'utiliserait le mot de "complement" pour désigner le prédicat (ou plutôt propos) d'une phrase nominale telle que *?ana ?inkili :zi :yun* (notée S COMP par Holes).

Le chapitre 8 ("Lexical and Stylistics Developments", p. 305–340), après avoir brièvement traité de l'emprunt aux langues étrangères et des académies de la langue arabe, traite du langage des médias. Si l'auteur de ces lignes est heureux d'en voir cité comme premier trait le "passif périphrastique" (*tamma + maṣdar*), son bonheur aurait été total si Holes avait bien voulu citer la source décrivant le phénomène sous ce nom², ainsi d'ailleurs que celle à l'avoir décrit pour la première fois, sous le nom de *Passiversatzformen*³.

Ces quelques critiques ne doivent pas occulter qu'il s'agit d'une brillante synthèse, où l'auteur compare sans cesse non seulement les deux grandes variétés de l'arabe d'aujourd'hui, mais encore, pour l'arabe standard, l'état moderne et l'état classique, appuyant sa comparaison par de nombreux exemples. Il donne ainsi

2 Pierre LARCHER et Alain GIROD, "Passif grammatical, passif périphrastique et catégorie d'auxiliaire en arabe classique moderne." *Arabica* 37-2: 97–110, 1990.

3 Günther KRAHL et Wolfgang REUSCHEL, *Lehrbuch des modernen Arabisch*. Leipzig: Verlag Enzyklopädie, 1ère édition 1974.

une bonne idée de l'arabe "total", tant en synchronie qu'en diachronie. On regrettera cependant que, dans le cadre d'une synthèse, qui est toujours l'occasion d'un état des lieux, tout à la fois rétrospectif et prospectif, l'auteur privilégie généralement les positions les plus traditionnelles et les plus conservatrices, rejetant ou ignorant les propositions alternatives.

Pierre Larcher

MARRES, Thierry (Hg.): *Mondialisation et identité. Les débats autour de l'occidentalisation et de l'orientalisation (19e – 21e siècles)*. Louvain-la-Neuve: Academia Bruylant, 2008, 212 S. ISBN 978-2-87209-921-4.

“Globalisierung” (*mondialisation*) ist ein schillernder Begriff, er ist gleichsam zur Signatur unserer gegenwärtigen Epoche geworden. In Politik, Wirtschaft und Wissenschaft sind die vielfältigen transkulturellen Aneignungs- und Abgrenzungsprozesse, die in diesem Begriff eingeschlossen sind, zu einem viel diskutierten, kontroversen Thema geworden. Modernisierung schien lange Zeit mit der globalen Ausbreitung einer von Europa ausgehenden und von hier geprägten Rationalität, Wissenschaft und Technik, Kommunikation und Philosophie einher zu gehen. Dieser Transfer scheint die meiste Zeit eine Einbahnstrasse gewesen zu sein. Der “Westen” gab Richtung und Muster vor, der Rest der Welt hatte zu folgen. Stimmt dieses Bild?

In einer umfangreichen Einleitung zeichnet Marres zunächst in großen Linien die Geschichte dreier Globalisierungen nach: Seit etwa 1500 sind in buchstäblich weltweitem Maßstab Transfers von Wissen, Technologien und kulturellen Praktiken zwischen Europa und Übersee in Gang gekommen. In diese Zeit fällt die Amerikafahrt von Christoph Kolumbus und die Entdeckung des Seewegs nach Indien durch portugiesische Seefahrer. Dieses Zeitalter, in Europa heißt es Frühe Neuzeit, markiert für Marres die *erste* Phase der Globalisierung. Mit den bekannten Folgen: ein spanisches Weltreich entsteht in Amerika, zusammengerafft auf Kosten einheimischer Völker, die von den europäischen Conquistadores versklavt oder schlichtweg ausgelöscht werden. Im Osten liegen die Dinge anders. Hier setzen sich die Portugiesen und nach ihnen Holländer, Briten und Franzosen zunächst auf Handelsstützpunkten fest, um von dort aus den Rest des asiatischen Kontinents in ihren politisch-wirtschaftlichen Aktionsradius einzubeziehen. Ein “modernes Weltsystem” (Immanuel Wallerstein) war entstanden, an das eine *zweite* Globalisierung im 19. Jahrhundert anknüpft. Im

Zeitalter des Imperialismus teilen die europäischen Mächte die übrige Welt unter sich auf. Die letzten weißen Flecken werden von der Landkarte getilgt. Afrika gerät ins Blickfeld der westlichen Eroberer, wird bereist, erforscht, vermessen und dann in Besitz genommen, die Länder Ozeaniens folgen bald danach. Auch Asien kann dem Expansionsdrang der Kolonialmächte, zu denen bald auch die USA zählen, nicht länger entgehen. Mit Ausnahme Japans und Thailands, die sich eine mitunter prekäre politische Eigenständigkeit bewahren, fallen alle Länder Asiens unter die Herrschaft westlicher Staaten. Die Ausbreitung Europas über den Globus ist nun ein umfassendes Eroberungs- und Erziehungsprojekt, das von einer überlegenen Kriegsmaschinerie und von der Industrialisierung mit ihren technischen Innovationen wie Dampfschiffahrt, Telegraph und Eisenbahn getragen wird. Die gesellschaftlichen Ordnungen vieler außereuropäischer Kulturen, ihre Rechtsprechung, ihre Form des Wirtschaftens, die geographische Raumgliederung ihres Landes usw. werden durch den Eingriff Europas nun von Grund auf umgestaltet. Die *dritte* Globalisierung schließlich lässt Marres nach dem Zweiten Weltkrieg beginnen. Sie führt in das globale Zeitalter, wie wir es heute kennen. Charakteristisch für sie ist eine weitere Verdichtung des internationalen Waren- und Kapitalverkehrs, eine Zunahme globaler Migration, das Entstehen neuer Formen der Kommunikation, der internationalen Arbeitsteilung usw. Die Geschichte der Globalisierung ist, mit anderen Worten, eine Geschichte der europäischen Expansion, die im Ergebnis auf die heutige "Weltgesellschaft" wie auf einen historischen Fluchtpunkt zuläuft. Sie ist zugleich auch eine Geschichte des Triumphs der westlichen Moderne, die sich von Europa ausgehend über den gesamten Erdball ausgebreitet hat.

Man kann gegen diese Erzählung manches einwenden, etwa dass die europäische Expansion in Asien bis etwa 1750 aus Sicht der großen Reiche des Ostens kaum mehr als eine Randerscheinung war. Die europäischen Stützpunkte gingen in den Weiten Asiens fast verloren, waren über Jahrhunderte nur kleine Inseln, auf denen die westlichen Kolonialherren über eine recht überschaubare Anzahl von einheimischen Untertanen herrschten. Erst mit der britischen Eroberung Bengalens ab der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts, das heißt immerhin rund 250 Jahren nach der Ankunft Vasco da Gamas in Indien, ändert sich das Bild. Nun kommt der europäische Kolonial- und Machtapparat in Asien langsam in Gang, wird der europäische Stützpunktkolonialismus in Asien schrittweise zur Territorialherrschaft. Zudem könnten weltweite Migrationsbewegungen im 19. Jahrhundert die Gesellschaften weit tiefgreifender verändert haben als im darauf folgenden, sei es durch die Zwangswanderung von Sklaven, sei es durch die globale Zirkulation von Kontraktarbeitern oder europäische Emigrationswellen

in die *Neue Welt*. Kurz: die Geschichte der Globalisierung kennt Brüche, Widerstände und Blockierungen, die einer eindeutigen Teleologie widersprechen. Das "europäische Weltsystem" hat sich nicht ganz so gradlinig entfaltet, wie manche Makrohistoriker uns glauben machen wollen. Und vielleicht war der Triumph des Westens über den Osten auch nur ein vorübergehender.

Marres verweist daher auf die Ambivalenz der Globalisierung: Einerseits droht der Konvergenzsog der Globalisierung traditionelle Kulturen zu unterspülen und gewachsene soziale Strukturen, Weltbilder und Wertsysteme aufzulösen. Andererseits aber spielen in den unter besonderen Anpassungsdruck geratenen Ländern des Südens religiöse und nationale Orientierungen, Lokal- und Regionalkulturen als Ressourcen der Selbstbehauptung eine zunehmend wichtige Rolle – sowohl für den Prozess "nachholender Entwicklung" als auch für die Abwehr eines als unheimlich und bedrohend empfundenen weltweiten Transformationsprozesses.

Solche Selbstbehauptungsdiskurse sind immer auch *Identitäts*diskurse. Die Suche nach oder Rückbesinnung auf Identität wirken vereinheitlichenden Tendenzen der Globalisierung entgegen. Differenz, nicht Universalisierung, stiftet Identität; als Differenzbestimmung trennt Identität das Zugehörige vom Nicht-Zugehörigen, das Eigene vom Fremden. Doch kollektive Identitäten sind gesellschaftlich produzierte Einbildungen, sind nicht ein für allemal festgelegt, sondern ständig in Bewegung. Dies macht den Identitätsbegriff so schwierig und uneindeutig. Kulturen sind nämlich niemals "rein", sondern verändern sich im Kontakt zu anderen gesellschaftlichen Systemen. Die Bedeutungs- und Interpretationshorizonte dessen, was jeweils als das *Eigene* und das *Fremde* zu gelten habe, unterliegen also immer schon einer historischen Entfaltung.

Für die verschiedenen Ensembles von Vorstellungen, die in Asien und dem Westen jeweils Fremd- und Selbstbeschreibungen konstituieren, haben sich in den Kulturwissenschaften inzwischen die Begriffe "Orientalismus" und "Okzidentalismus" eingebürgert. Der erste Begriff hat seit Edward W. Saids Buch *Orientalism* (1978) seine Unschuld verloren und tritt heute zumeist in seiner postkolonialen Bedeutung auf. So auch hier: er meint nicht länger mehr einen Kunststil oder die gelehrte Beschäftigung mit asiatischen Kulturen, sondern eine von Machtinteressen gesteuerte westliche Konstruktion des Orients als das "Anderere" Europas. "Okzidentalismus" wiederum bezeichnet das gleiche Phänomen in spiegelbildlicher Gestalt. Wie auch "Identität" sind diese Repräsentationsweisen des "Anderen" beständig im Fluss. Sie werden von Marres daher als Prozessbegriffe (*occidentalisation*, *orientalisation*) aufgefasst. In diesem Sinne wenden sich auch die meisten der hier versammelten Beiträge dem Thema zu:

sie arbeiten politische und intellektuelle Aushandlungsprozesse zwischen Asien und dem Westen heraus.

Der Beitrag von Willy VANDE WALLE zeigt, wie sich die japanische Meiji-Renovation von 1868 im Spannungsfeld gleichzeitiger Einflüsse aus China und Europa vollzog. Es war eine Epoche des Wandels, die in Japan eine ganze Reihe "hybrider" Gestalten produzierte, wie zum Beispiel den Gelehrten Nakamura Keiu, der für eine Versöhnung von (chinesischem) Konfuzianismus und westlicher Moderne eintrat. Es schien möglich zu sein, aus beiden Welten das Beste zu wählen, um Europa gewissermaßen durch eine Kultursynthese höherer Art zivilisatorisch zu überholen. Dabei entstand erstmals auch die Vorstellung, ein vereinigtes "Asien" könne unter der Führung Japans dem Okzident weltpolitisch die Stirn bieten. Der Pan-Asianismus, wie er später von japanischen Intellektuellen wie Okakura Tenshin vertreten wurde, könnte postkolonial gewendet als "Auto-Orientalismus" charakterisiert werden. Bezeichnenderweise verfahren auch die Japaner zwischen 1895 und 1945 politisch nicht anders als zuvor die Kolonialmächte des Westens. Japans Geschichte steht freilich quer zu jener der meisten anderen Länder Asiens, insofern es dem imperialen Druck des Westens auch im 19. Jahrhundert standgehalten hat. Waren Japans Weltmachtträume eine Folge dieser Tatsache? Eine Antwort auf diese Frage, die Walle in seinem Beitrag nur andeuten kann, müsste bei einem Vergleich mit Thailand ansetzen, dem anderen asiatischen Land, das seine staatliche Unabhängigkeit auch im Zeitalter des westlichen Hochimperialismus bewahren konnte. Eine solche Vergleichsanordnung würde auf ein noch selten betretenes Terrain führen, hätte aber ihre Berechtigung, denn auch manche thailändische Intellektuelle zeigten sich in jener Zeit für imperiale Gedankenspiele empfänglich.

Zur gleichen Zeit fügten Japan und die Westmächte (einschließlich Russlands) dem chinesischen Kaiserreich bis heute unvergessene Demütigungen zu. Es wurde zum Spielball im *great game* der Großmächte, die ihre Rivalitäten ungehindert auch auf chinesischem Territorium austrugen und dabei das Qing-Regime zu weitgehenden politischen Zugeständnissen zwangen. Japans Sieg über China 1895 führte in eine bis dahin beispiellose Phase imperialer Aggression gegen den "Kranken Mann" Asiens, wie man das Reich der Mitte inzwischen nannte. Der Friedensvertrag von Shimonoseki (17. April 1895) nötigte China zu substantiellen Gebietsabtretungen, die den Aktionsradius der Qing empfindlich beschnitten. Der taiwanische Politologe Tai-lin CHANG untersucht den Zeitraum zwischen 1895 und 1911 als einen Epochenabschnitt, in dem chinesische Intellektuelle erstmals in eine konkrete Auseinandersetzung mit den politischen Systemen des Westens traten. Der Staat sah sich zu Reformen

gezwungen, um seinen quasi-kolonialen Status zu überwinden und die Gewalt im Staat zurückzugewinnen. Es war eine verbreitete Ansicht, dass man die Technologie der "Barbaren" adaptieren müsse, um sie mit ihren eigenen Mitteln zu schlagen. Doch wie stand es mit der Demokratie? Chang zeichnet in seinem Aufsatz die unterschiedlichen Rezeptionsweisen des europäischen Demokratie-modells in China nach. Seine philologischen Untersuchungen zur Begriffsgeschichte der Demokratie im Chinesischen zeigen, nicht ganz unerwartet, wie sich am Grundbegriff (*min zhu* = Volkssouveränität) unter sich wandelnden politischen Bedingungen neue, mit einander konkurrierende Konnotationen anlagern. So betonen einige Verwendungsweisen den republikanischen Charakter der Demokratie, wofür unter anderem französische Spracheinflüsse, die über Vietnam nach China kamen, verantwortlich sein dürften. Andere heben den verfassungsrechtlichen Aspekt der Demokratie hervor, wie etwa die chinesischen Konstitutionalisten in der ersten Dekade des 20. Jahrhunderts. In jüngster Zeit scheint sich dagegen eine phonetische Transkription des Begriffes durchzusetzen (*de mo ke la xi*) – vielleicht ein Zeichen dafür, dass man das Wort in China inzwischen lieber auf Abstand hält.

China ist auch das Thema dreier weiterer Beiträge in diesem Band. Der Pekinger Philosoph YANG Shen rekonstruiert Debatten über die Möglichkeiten und Grenzen der Anpassung an den Okzident, wie sie in den 1930er Jahren in China vor allem im Umkreis der Goumindang geführt worden sind. Die Reaktionen oszillierten zwischen Anpassung, Re-Traditionalisierung und Eklektizismus, bis sich in die Idee eine Neukreation der chinesischen Kultur unter marxistischen Vorzeichen herauskristallisierte. Und heute? Die Globalisierung ist nicht länger mehr eine Einbahnstrasse, die Einwirkungen fremder Kulturen auf die Gesellschaften des Westens werden vergleichbar wichtig wie früher die Einflüsse in umgekehrter Richtung. Man muss kein Prophet sein, um zu sehen, dass der Einfluss Chinas in der übrigen Welt künftig noch stärker zu spüren sein wird. Éric MARIÉS aufschlussreicher Beitrag über Konjunkturen der chinesischen Medizin im Okzident behandelt eine interessante Facette ost-westlicher kultureller Transfers im 20. Jahrhundert. Pierre-Henry DE BRUYN dagegen blickt in die Zukunft. Wird das gegenwärtige kommunistische Regime im globalen Zeitalter überleben? Wenn die ideologischen Grundlagen der kommunistischen Herrschaft in China nicht in Wahrheit schon längst erodiert sind, hält de Bruyn es nicht für ausgeschlossen, dass spirituell-religiöse Bewegungen wie zum Beispiel Falun Gong zu einer ernsthaften Herausforderung des chinesischen Ein-Parteien-Systems werden können. Auch ein Aufstieg des Neo-Konfuzianismus, so de Bruyn, könnte die Autorität der sozialistischen Machthaber untergraben.

Sollte das Regime aber überleben, dann vielleicht unter dem Banner des Nationalismus? Eine nicht ganz unwahrscheinliche Allianz, denn schließlich haben chinesische Machthaber seit dem 19. Jahrhundert immer wieder erfolgreich auf der nationalistischen Klaviatur gespielt. Der Nationalstaat ist nach wie vor eine politische Realität, und seine Abschaffung steht, trotz Globalisierung, einstweilen nicht an.

Ostasien bildet einen eindeutigen Schwerpunkt dieses Bandes. Nur zwei Beiträge erweitern das Bild. Micheline LESSARD behandelt in einem verdienstvollen Aufsatz mit Pham Quynh (1892–1945) den führenden Vertreter vietnamesischer Frankophilie, der die Romanisierung der vietnamesischen Sprache (*quôc ngu*) wie auch die Umformung der politischen Institutionen Vietnams nach westlichem Vorbild wie kaum ein anderer voranzutreiben suchte. Philippe CORNU untersucht die Rezeption des Buddhismus in Europa, behandelt dabei aber vorwiegend französische Autoren. Überhaupt bleibt der Referenzrahmen westlicher Literatur mit Ausnahme der Arbeiten Immanuel Wallersteins bei den meisten Beiträgen konsequent auf den französischsprachigen Raum beschränkt, was bei der Breite des Themas doch ein wenig überrascht. Dazu passt auch, dass Marres für seine einleitenden Ausführungen zum Problem der Identität als Kronzeugen ausgerechnet Jacques Derrida und dessen etwas obskuren Begriff der Gastlichkeit (*hospitalité*) bemüht. Das können wahrscheinlich nur Franzosen verstehen.

Sven Trakulhun

RASCHMANN, Simone-Christiane: *Alttürkische Handschriften Teil 14. Dokumente Teil 2*. Stuttgart: Franz Steiner Verlag, 2009. 386 Seiten. ISBN 978-3-515-09428-3.

Das "Verzeichnis der Orientalischen Handschriften in Deutschland" wurde 1961 mit einem Band von Walther Heissig eingeleitet (Mongolische Handschriften, Blockdrucke, Landkarten. Unter Mitarbeit von Klaus Sagaster). Seitdem ist das von dem verstorbenen Wolfgang Voigt begründete Verzeichnis auf einen stattlichen Umfang angewachsen, insbesondere einschliesslich der Supplementbände, denen wir hervorragende Monographien zur Kulturgeschichte des Orients zu verdanken haben. Die Abteilung 13 umfasst die türkischen Handschriften, und in ihr erschien der erste Band der alttürkischen Handschriften 1987. Seitdem

erschienen 11 Bände alttürkische Handschriften und Blockdrucke betreffend, während zwei noch in Vorbereitung sind.

Verständlicherweise beinhalteten die früheren Bände mehr oder weniger vollständig erhaltene Texte, bzw. Seiten, und die Inhalte behandeln vor allem religiöse Themen, vorwiegend buddhistische, aber auch manichäische und christliche. Dazu kommen Gedichte, die ebenfalls religiösen Charakters sind, aber auch weltliche Texte, Dokumente unterschiedlicher Art, wie Handels-, Miet- und Kaufverträge, ebenso persönliche Briefe. Dass die Vielfalt der erhaltenen Dokumente uns einen erstaunlichen Einblick in die Welt der vorislamischen Türken erlaubt, braucht deshalb nicht besonders betont zu werden. Sich mit solchen Texten zu beschäftigen, sollte eine Selbstverständlichkeit für eine Disziplin sein, die ihre Daseinsberechtigung in der Vermittlung spezieller kultureller Hintergründe hat. Dass es einen gegenwärtigen Trend gibt, der aus Gründen der "Modernisierung" die Beschäftigung mit solchen Texten aufgegeben hat, zeigt das traurige Beispiel der Universität Kopenhagen, wo die ehemalige Turkologie auf ein Fach "Moderne Türkei" und damit zur Landeskunde reduziert wurde, wobei sogar die so sehr reiche osmanische Literatur ausgeklammert wird.

Die meisten der vorhergehenden Bände sind mit Faksimiles der beschriebenen Handschriften oder Blockdrucke versehen. Das ist ein kostspieliges Verfahren, hat aber den Vorteil, dass es dem Leser, der der Schriftarten und der alttürkischen (bzw. altuigurischen) Sprache kundig ist, erlaubt, die transkribierten, manchmal auch nur transliterierten Passagen mit dem Original zu vergleichen. Darüber hinaus geben die Faksimiles einen guten Eindruck von den verschiedenen Schriftarten, in denen geschrieben wurde. Im vorliegenden Band sind die Faksimiles nicht sehr zahlreich, was wahrscheinlich darin begründet ist, dass sie – teilweise sehr – fragmentarisch sind.

Dennoch waren die meisten Fragmente einer bestimmten Gattung zuzuordnen. Sie sind in folgende Kapitel unterteilt: 1. Offizielle Dokumente; darunter fallen: Verordnungen und Verwaltungsanordnungen; Briefe; Zertifikate und Genehmigungen; Quittungen; Petitionen; Berichte und Gründungsdokumente; Register und Listen, Verschiedenes; 2. Persönliche Dokumente, darunter Kontrakte unterschiedlichen Inhalts wie Verkaufskontrakte, Vereinbarungen zum Austausch; Pacht oder Miete betreffend; Darlehens- und Leihkontrakte; ebenso finden sich Unterlagen zu Pfand, Freilassung, Testament usw. Nach den Kontrakten wären Quittungen zu nennen, Briefe, Register und Listen, allerdings auch Fragmente unbestimmter Art, die keine Identifizierung mehr zulassen.

Allein die hier, im zweiten Band zu den Urkunden vorliegenden Themen geben uns einen sehr guten Einblick in die zahlreichen Aspekte des Verwal-

tungswesens der Uiguren. Auf Grund des fragmentarischen Zustandes sind sie meist nicht zu datieren, aber wenn man bedenkt, dass das uigurische Reich von Chotscho etwa in der Mitte des 15. Jahrhunderts islamisiert wurde, und danach die arabische Schrift, einschliesslich der arabischen Formula Verwendung fand, lassen sich die nicht datierbaren Fragmente in den vielleicht drei bis vier Jahrhunderten vor dieser Zeit ansiedeln, meist sicherlich nicht früher. Dokumente zu datieren erfordert die Kenntnis vieler Gegebenheiten, wie z.B. die Zeit der Anwendung einer bestimmten Schriftart oder bestimmter Formulierungen. Diese Datierungen sind zwangsläufig ungenau und können oft nur in Jahrhunderten angegeben werden. Raschmann gibt ein solches Beispiel für ein Dokument, das Abgaben in Form von Baumwollstoff (*böz*) zum Gegenstand hat: "Einige der aufgelisteten *böz*-Zahlungen stehen in unmittelbarem Zusammenhang mit dem System der Steuern, Abgaben und Arbeitsleistungen zur Mongolenzeit [...]" (S.161).

Das erwähnte Wort *böz* gibt uns die Gelegenheit, darauf hinzuweisen, wie auch Fragmente, die nur noch wenige Grapheme erkennen lassen, bestimmten Gattungen zugeordnet werden können. Eine mindestens ebenso grosse Schwierigkeit liegt in dem Versuch, eine Vielzahl von – teilweise winzigsten – Fragmenten zu einem zusammengehörigen Text zu identifizieren. Das erfordert eine gründliche Kenntnis Tausender von bearbeiteten, aber auch bisher un bearbeiteten Fragmenten.

Dem eigentlichen Katalog gehen technische Anmerkungen voraus, die sich auf die Beschreibung der Texte bzw. Fragmente beziehen. Die ersten Angaben beziehen sich auf die verschiedenen Textsammlungen, in der sich das beschriebene Dokument befindet. Dabei werden Fragmente in manichäischer und in uigurischer Schrift unterschieden. Eine besondere Abteilung bilden Fragmente, die mit chinesischen sowie uigurischen Schriftzeichen beschrieben sind. Häufig wurden Rückseiten von chinesischen Texten als Schreibmaterial benutzt, was auf den Wert und damit Mangel von Papier als Material hinweist. Immerhin war es eine handwerklich anspruchsvolle Arbeit, dieses herzustellen. Gesondert werden auch die Fragmente der sog. "Mainzer Sammlung" aufgeführt, die ihren Namen deshalb trägt, weil sie in den Kriegsjahren aus Sicherheitsgründen nach Mainz ausgelagert wurden, aber nach Kriegsende nicht nach Ostberlin zurückgebracht, sondern 1947 der Mainzer Akademie der Wissenschaften übergeben wurden, wo sie ihre Glaseinrahmung bekamen. Später gelangte ein Teil an die Staatsbibliothek Preussischer Kulturbesitz in Berlin, wo Rezensent einige von ihnen bearbeitete und sich nicht der Faszination dieser – teilweise farbigen – Handschriften entziehen konnte.

Es folgen in den Anmerkungen die Fundsigeln, also die Stellen/Orte, an denen die Texte ausgegraben wurden wie auch Angaben, die sich auf die Expedition beziehen, auf der sie gefunden wurden. Darauf folgen Kurzbeschreibungen, die sich z.B. auf den Erhaltungszustand und die Konservierungsart beziehen. Es folgen Angaben zum Papier, dessen Zustand entsprechend der handwerklichen Herstellung unterschiedlich ausfällt. Sodann werden Anzahl der Zeilen des Fragments angegeben, sowie der Zeilenabstand. Diese Angaben mögen dem mit diesen Handschriften unerfahrenen Betrachter übertrieben erscheinen, doch dienen sie nicht zuletzt einer möglichen Zuordnung zu anderen Fragmenten, um zu möglichst vollständigen Texten zu gelangen.

Weitere Angaben betreffen die Grösse des Fragmentes, den Blattrand und schliesslich finden sich Angaben zu eventuellen früheren Publikationen, seien es Beschreibungen oder Faksimiles.

Es soll noch darauf hingewiesen werden, dass innerhalb des Katalogs bei den einzelnen Beschreibungen auch Angaben dazu gemacht werden, ob das jeweilige Fragment noch im original erhalten ist, oder ob es sich um einen Kriegsverlust handelt, von dem jedoch noch ein Foto existiert.

Zum Abschluss soll noch darauf hinzugefügt werden, dass die Bearbeiter dieser alttürkischen Fragmente, die bisher veröffentlicht worden sind, eine bewundernswerte Kenntnis ihres Forschungsgegenstandes zeigen und von dieser mit der Akribie ihres Vorgehens Zeugnis ablegen.

Wir schliessen mit dem Hinweis auf ein Buch, das für die wissenschaftliche Literatur dieser Studien ein empfehlenswerter Führer ist: *Bibliographie alttürkischer Studien*. Ausgewählt und chronologisch angeordnet von Volker Adam, Jens Peter Laut und Andreas Weiss. Nebst einem Anhang: Alphabetisches Siglenverzeichnis zu Klaus Röhrborn: *Uigurisches Wörterbuch*, Lieferung 1–6 (1977–1998), 127 Seiten. Wiesbaden 2000.

Wolfgang Scharlipp

LEVI, Scott C.; SELA, Ron (Hg.): *Islamic Central Asia. An Anthology of Historical Sources*. Bloomington & Indianapolis: Indiana University Press 2010. 319 S. ISBN 978-0-253-35385-6.

Ein neues Standardwerk für die universitäre Lehre: Das Fazit über die Quellensammlung von Scott Levi und Ron Sela fällt kurz aus. Beide legen einen lange

benötigten Quellenband zur Geschichte Zentralasiens vor, der mittels Übersetzungen auch von noch wenig bekannten Dokumenten in das Englische nun die Geschichte der Großregion vom 7./8. bis zum Ende des 19. Jahrhunderts einer breiten Leserschaft zugänglich macht. Die Auswahl der insgesamt 55 Texte ist aufgrund kurzer Einführungen in die Thematik gut begründet. Gegliedert ist die Quellensammlung dabei in sechs Großabschnitte, die ebenso mit kurzen erläuternden Passagen eröffnet werden: Central Asia in the Early Islamic Period, Seventh to Tenth Centuries; Encounter with the Turks; The Mongol Empire; Timur and the Timurids; Central Asia in the Sixteenth and Seventeenth Centuries; Central Asia in the Eighteenth and Nineteenth Centuries.

Die Herausgeber sind sich bewusst, nicht die erste und auch nicht die umfassendste Anthologie vorgelegt zu haben. Gerade in Russland sind Ende des 19. und während des 20. Jahrhunderts umfangreiche Quellenbände erschienen. Mit ihren 55 Quellenauszügen liefern Levi und Sela jedoch eine sehr gute Übersicht zur faszinierenden Geschichte Zentralasiens. Die Autoren widersprechen hiermit auch der Annahme, in Zentralasien habe man bis zur russischen Eroberung keine Schriftkultur gekannt, und gleichzeitig machen sie auch darauf aufmerksam, dass sie in ihr Buch nur schriftliche Quellen aufgenommen haben. Die mündliche Tradierung, etwa bei den Nomadenvölkern, findet bei ihnen wenig Berücksichtigung.

Erfrischend ist aber bei der Auswahl der Texte, dass bekannte Autoren wie Marco Polo oder Wilhelm von Rubruk weggelassen wurden. Diese kann man wahrlich in anderen Zusammenstellungen ediert lesen. Und ebenso erfrischend ist, dass die Autoren mit ihrer Sammlung auf die islamische Tradition Zentralasiens verweisen. Sie erinnern damit, sich dem islamischen Kontext der Region zu stellen, nicht den über 1000 Jahre Zentralasien prägenden religiösen Einfluss zu marginalisieren.

Selbstverständlich kann man bei Quellensammlungen immer über die Gesamtauswahl oder die Kürzungen der Texte streiten. Überraschend ist jedoch, dass etwa für die frühe Zeit auf die deutschsprachige Forschung gänzlich verzichtet wurde. Dabei liegt etwa für die Abschnitte 4 und 9 eine neuere Arbeit vor (Hansgerd Göckenjan, István Zimonyi: *Orientalische Berichte über Völker Osteuropas und Zentralasiens im Mittelalter. Die Ġayhānī-Tradition*. Wiesbaden 2001). Im Abschnitt 10 hätte durchaus auch noch die ältere Arbeit von Zeki Validi Togan (*Ibn Fadlan's Reisebericht*, Leipzig 1939) Berücksichtigung finden können.

Der Sammelband ist dennoch vorbildlich gestaltet und die Textquellen lassen an der reichen Geschichte Anteil nehmen. Das ist gerade in einer Zeit

wichtig, in der Zentralasien unter anderem bei Historikern, Politikwissenschaftlern oder bei einer interessierten Öffentlichkeit auf Interesse stößt. Allzu oft werden aber lediglich die tiefgreifenden kulturellen Veränderungen der Region durch die zarische Kolonisierung oder die sowjetische Moderne in den Mittelpunkt des Interesses gerückt. Sela und Levi richten ihr Augenmerk deshalb bewusst auf die frühere Zeit. Sie legen ihren Schwerpunkt auf den Zeitraum vom 12. bis zum 17. Jahrhundert und enden mit der Eroberung des Khanats von Chiva durch den ersten russischen Generalgouverneur in Zentralasien, Konstantin von Kaufman.

Die Anthologie wird in der Lehre zur Geschichte Zentralasiens aber auch über die Ausbreitung des Islams oder die Beziehungen der Völker im islamischen Kulturraum einen wichtigen Platz einnehmen, lässt er doch nun Studenten auch ohne einschlägige Sprachenkenntnisse an der Geschichte der Region teilnehmen. In Ergänzung zur reichhaltigen russisch-sowjetischen und deutschen Forschungsliteratur wird das Buch auch in der Forschung eine gewichtige Stellung einnehmen; zumindest wenn man sich in bestimmte Zeitabschnitte einlesen möchte. Dafür ist den Herausgebern zu danken. Letztlich will der Rezensent darauf hinweisen, dass das Buch auch in Auszügen sehr gut lesbar ist. Dies liegt an den kurzen Einführungen, die die jeweiligen Autoren und ihr Werk vorstellen, sowie an einem kleinen Glossar, das wichtige Begriffe des Islams in Zentralasien erklärt.

Jörn Happel